

Olfa FERCHICHI

L'arbre de vie

Edition Scripta

*En faisant scintiller notre lumière,
nous offrons aux autres la possibilité d'en faire autant.*

NELSON MANDELA

Éprouver un jour ce sentiment d’avoir accompli mon devoir, quelles que soient mes ambitions et mon histoire : voilà ce que j’aimerais réussir.

La vie est une longue route : on naît et l’on fait naître en nous successivement l’enfant, l’adolescent puis l’adulte, avant d’atteindre le grand âge et la sagesse... Tous les chemins que nous empruntons, même les plus difficiles, nous enseignent quelque chose de nous-mêmes. Il faut croire en nos rêves ! Pour ma part, quels que soient les choix que j’aie pu faire, je suis toujours émerveillée d’apprendre et de me remettre en question. Par ce livre, je vous offre mon expérience, mon goût d’entreprendre, mon goût pour la vie.

Olfa Ferchichi

Je suis née tout près de Marseille, à Marignane, le 9 novembre 1978. Mes deux parents sont originaires de Ghardimaou, une petite ville très touristique au nord-ouest de la Tunisie, pas loin de Jendouba, près de la frontière algérienne ; c'est une région agricole entre mer et montagnes, riche en sources naturelles et remplie de fraîcheur.

Mes grands-parents paternels ont des terres là-bas : cinq hectares d'oliviers. J'en ai hérité il y a quelques années, à la mort de mon aïeul : « Olfa sera toujours ma fille et je sais pertinemment qu'elle en fera un très bon usage », avait-il consigné dans le testament que l'avocat nous a lu – en Tunisie, il n'y a pas de notaires, ce sont les avocats qui s'occupent des successions. Probablement se souvenait-il, en écrivant cela, du jour où l'on m'avait demandé : « Que veux-tu faire, quand tu seras plus grande ? – Chef d'entreprise, avais-je aussitôt répondu. – Ce n'est pas un métier ! avait rétorqué mon père. Un métier, c'est être avocat ou médecin, infirmière ou

institutrice. » Mais j'avais tenu tête à mon père. J'avais alors cinq ans.

Cet héritage agricole était cependant trop lourd à gérer et j'ai préféré le partager entre mon père, mon oncle et moi. Sur place, quelqu'un s'occupe en permanence de l'exploitation et, une année sur deux, alternativement, mon père ou mon oncle s'y rend au moment des récoltes.

Mon père est venu à Marseille dans les années soixante-dix pour y travailler. Il avait dix-huit ans. Au bout de cinq ou six ans, il est retourné voir ses parents en Tunisie et là, il a connu ma mère, qui était la meilleure amie de sa sœur, alors décédée. Ils se sont aimés, ils se sont mariés, puis elle l'a rejoint à Marseille. Je suis née peu après.

C'est à Marignane que je suis allée à l'école maternelle, avant que mes parents – je n'ai jamais su pourquoi – m'envoient en Tunisie, chez mes grands-parents. Je garde encore en mémoire ce souvenir douloureux où, debout devant la maison de mes aïeux, je regarde mes parents s'éloigner sur la grande allée, dans une voiture bleu turquoise, avec mes jeunes frères assis à

l'arrière qui me disent au revoir en agitant la main... Pendant des années, j'ai cru que c'était parce que « je n'écoutais rien », que « j'étais méchante »... C'est en tout cas ce que ma sœur s'est longtemps plu à me raconter.

J'ai donc vécu chez mes grands-parents de l'âge de cinq ans à neuf ans et demi. Je me souviens très bien de la maison familiale. Un grand portail en tôle ouvrait sur le jardin. Face à la porte, se trouvait un four en terre à l'ancienne, où ma grand-mère faisait et fait encore cuire le pain. À droite, un grand citronnier, puis une sorte de patio avec un grenadier. Par une petite porte, on accédait alors à une vaste cour où donnaient les pièces de la maison : la cuisine, le séjour, la chambre de mes grands-parents et la mienne. Dans ma chambre, un lit en fer gris, recouvert d'un matelas et de coussins colorés, voisinait avec un petit bureau, une chaise et, au pied de mon lit, une valise avec toutes mes affaires ; il y avait aussi un vieux buffet, à côté d'un grand miroir. Quand je me faisais gronder, je m'enfermais dans ma chambre et je me regardais pleurer devant ce miroir... Je me rappelle

également la douche et le hammam à l'ancienne, couvert de zelliges ; et surtout une pièce cachée où étaient rangées toutes les affaires de ma tante décédée. Sa mort était taboue : elle s'était suicidée. Souvent, j'allais en cachette dans cette pièce interdite, pour regarder les photos de ma tante, mais aussi tout ce qui était entreposé là : de beaux tapis, des descentes de lit en peau de mouton, les récoltes d'olives et les bidons d'huile... Pour moi, c'était la caverne d'Ali Baba. Mais malheur à moi si ma grand-mère m'avait surprise dans ce lieu tenu secret !

Durant toutes ces années, je me suis attachée à mes grands-parents et c'est grâce à eux que je me suis construite. Notamment grâce à mon grand-père, un homme autoritaire mais empreint d'une grande douceur. Du haut de son mètre quatre-vingt-cinq, les yeux bleus, les cheveux gris, il était élégant, toujours habillé de blanc, la canne à la main. Il ne se séparait jamais de son cheval, une jument blanche que j'appelais Juliette et que je montais régulièrement. Un jour, je lui ai tiré la queue, malgré les recommandations de mon grand-père, et elle m'a donné un violent coup de sabot dans le ventre.

« Qu'est-ce que tu fais là ? » m'a demandé mon grand-père, en me voyant par terre. « Rien, rien... » lui ai-je vite répondu. Je savais que j'avais fait une bêtise et je n'osais surtout pas le lui dire.

Du mardi au dimanche, il restait à la montagne, sur ses terres, où vivent uniquement les paysans, sans électricité ni tout autre confort. Enfant, je n'y suis jamais allée ; j'ai découvert le lieu à son décès. Nous, avec ma grand-mère, nous habitons à la ville, où il ne redescendait que le lundi, le jour du marché, et toujours à cheval...

Ancien combattant de l'armée française, il parlait très bien le français ; ma grand-mère en revanche, pas du tout, et elle ne supportait pas qu'on parle français entre nous devant elle... C'était un homme philosophe et très cultivé ; j'ai d'ailleurs hérité de tous ses livres, notamment ceux qu'il aimait partager avec moi, le Coran comme ses livres de recettes à partir des plantes... Il est mort en 2007, pendant son sommeil ; pour ma grand-mère, ce fut soudain, ce fut terrible.

Celle-ci a aujourd'hui quatre-vingt-douze ans. C'est une femme de caractère, qui s'est constamment débrouillée toute seule, sans jamais demander quoi que ce soit à mon grand-père. Elle n'a jamais travaillé, mais elle a toujours fait beaucoup de choses à la maison. Je me souviens des piments rouges qu'elle faisait sécher, avant de les moulin, pour préparer l'harissa. Du couscous aussi, qu'elle cuisinait dans un gigantesque couscoussier – il avait ma taille, quand je me mettais debout ! – et qu'elle vendait ou donnait en partie, vu qu'elle en faisait chaque fois des tonnes... Et du pain. Elle fabriquait deux sortes de pain : l'un avec de la levure, qu'elle collait avec du lait sur les parois de son plat en terre ; l'autre très fin, aussi fin que des crêpes... Elle avait également la passion des poules et je l'aidais souvent à ramasser les œufs. Femme de la campagne, elle pensait au lendemain : il ne fallait pas tout manger le jour même... Enfin, l'argile était son passe-temps favori. Elle façonnait des plats, des tagines, qu'elle revendait pour la plupart, et m'apprenait le travail de la terre. Elle a d'ailleurs gardé le petit couscoussier que j'avais fabriqué, enfant... La seule chose que je détestais chez elle, c'était sa manie de

toujours vouloir me faire des nattes. Je me rappelle qu'elle me mettait de l'huile d'olive sur les cheveux, pour pouvoir mieux les ramasser avant de tresser les nattes, qu'elle agrémentait de petits rubans. J'ai d'ailleurs le souvenir d'être allée à l'école en ayant, au niveau des épaules, deux belles auréoles sur mon tablier rose bonbon... J'avais honte.

La première fois qu'elle est venue ici, il y a quelques années, après la mort de mon grand-père, je l'ai emmenée avec moi à Carrefour. Pour elle qui avait l'habitude de faire ses emplettes chez un épicier, ce fut un choc ! Elle était effarée de me voir mettre des courses dans un chariot : « Tu voles ? » me disait-elle ; ou encore de payer avec une carte bancaire : « C'est quoi, cette carte ? Tu n'as pas d'argent ? Tu es pauvre ? » Quand nous sommes rentrées et qu'on lui a demandé comment sa journée s'était passée, elle s'est contentée de répondre : « On a beaucoup marché et j'ai mal aux pieds... »

*

À neuf ans et demi, ce fut donc le retour à Marignane. Je crois que ma grand-mère maternelle voulait me récupérer chez elle... Moi, je ne voulais pas : j'étais bien en Tunisie ; j'allais à l'école, j'étais première de la classe et je recevais l'amour de mes grands-parents. Mais on ne m'a pas laissé le choix. À plus de neuf ans, on m'a inscrite en CE2... Alors qu'en Tunisie l'instruction était très sévère, je découvrais ici que tout le monde jouait pendant la classe et qu'il y avait même des récréations. Je garde un très mauvais souvenir de cette période. À l'école, on se moquait de moi parce que je n'étais pas bien habillée et que j'avais des couettes. Je les ai maudites, ces couettes, avec les petits rubans pour les attacher. Les autres petites filles, elles, arboraient de jolis chignons...

Un jour, la directrice de l'école a convoqué ma mère : « Olfà est perdue ! » Et pour cause ! Ce n'était pas le barrage de la langue – j'avais appris le français comme langue étrangère et mon grand-père le parlait parfaitement –, mais j'avais débarqué là comme dans une jungle et je n'étais pas acceptée par les autres enfants. Mme Prost, c'était son nom, a donc délégué une dame

pour s'occuper de moi. Je pense que c'était une psychologue scolaire. On se voyait deux fois par semaine et tout le monde s'est vite rendu compte que j'étais normale... Mais à la maison, à l'heure des devoirs, ma mère me tapait quotidiennement sur la tête avec un classeur ou un livre, en me martelant : « Qu'est-ce que je vais faire de toi ? Tu es un âne ! » C'est alors qu'elle a demandé à la directrice de me remettre au CP, ce que cette dernière a accepté. J'y suis restée deux mois, avant d'aller au CE1. Quelle humiliation ! J'ai haï ma mère à ce moment-là. Isabelle, la psychologue, avait beau me dire : « C'est pour t'intégrer... », moi, je n'entendais pas. Pendant deux années, je me suis repliée sur moi-même, me réfugiant la plupart du temps à la bibliothèque de l'école : j'avais une telle soif d'apprendre !

Puis un déclic s'est produit. Je me suis mise au travail, retrouvant peu à peu le plaisir de n'avoir que des 19 et des 20... Je m'étais fait un copain qui s'appelait Adrien. C'était le seul qui venait vers moi. Lui aussi subissait des moqueries : on le traitait de tapette, simplement parce qu'il faisait de la danse jazz. Il m'a souvent défendue quand on m'attaquait et entre nous est

née une grande amitié. Tous les deux, nous avons demandé un jour d'avoir accès au gymnase pour monter un spectacle de fin d'année, avec des volontaires. Les répétitions se déroulaient pendant les récréations et Mme Lagréca, la maîtresse, nous a beaucoup aidés. Nous avons mis en scène la chanson de Démis Roussos : *On écrit sur les murs le nom de ceux qu'on aime, des messages pour les jours à venir [...], la force de nos rêves, nos espoirs en forme de graffitis. On écrit sur les murs, pour que l'amour se lève un beau jour sur le monde endormi.* Tous les élèves avaient écrit une phrase sur le monde. C'était super...

Vu mes bonnes notes, on m'a fait passer au CM1 puis directement en 6^e, au collège Georges-Brassens de Marignane. J'étais alors assagie, intégrée. Déléguée de classe, je suis devenue déléguée du collège et, à ce titre, j'ai eu la chance de pouvoir participer, avec l'architecte, à la rénovation de l'établissement. J'ai ensuite sauté la classe de 5^e, en continuant à travailler sérieusement, puis je suis entrée au lycée Maurice-Genevoix, toujours à Marignane. Après le bac, je voulais faire médecine. Mon père a refusé : « Chez nous, les filles font de la gestion ou

de la comptabilité. » Je ne suis donc pas allée à la fac, mais au lycée professionnel Caucadis à Vitrolles, où je me suis inscrite en BTS d'action commerciale et comptabilité. Pour faire plaisir à papa...

J'avais si souvent fait naufrage, durant ces années, après des courses en solitaire... Mais mon grand-père m'avait toujours dit que le destin était écrit dans les lignes de nos mains. Il était persuadé qu'il fallait attendre, pour arriver à comprendre sa vie et pour lui donner un sens.

C'est à cette époque que j'ai rencontré celui qui allait devenir mon mari. Dès lors ma vie s'est transformée et nous ne nous sommes jamais quittés.

J'avais dix-huit ans, et j'avais commencé à travailler dans une banque, en alternance avec mes cours de BTS. Un soir, après les devoirs, à l'heure où j'avais l'habitude de me faire les ongles, de m'occuper de moi, ma jeune sœur est venue me demander : « S'il te plaît, Olfa, comme demain tu finis à 11 h 30, et moi à midi, viens m'attendre au collège. – Tu ne crois pas que je vais

poireauter une demi-heure devant ton collègue pour t'attendre ? – Allez, Olfa... – Non, non, je n'irai pas. »

Le lendemain, dans le bus, je vais pour appuyer sur le bouton de sonnette à l'arrêt où je devais descendre, mais je me ravise : « Allez, je pousse jusqu'à l'arrêt suivant et je vais attendre ma sœur. » Elle était élève à Saint-Victoret, au collège Jacques-Prévert. Je me suis assise à l'abribus et j'ai attendu. Passe alors une 309 blanche. La voiture s'arrête devant moi, le conducteur se penche et me demande par la fenêtre : « Excusez-moi, vous êtes Olfa ? – Pardon ?... Non, non ! – Sérieux, tu ne te souviens pas de moi ? – Non, non, vous vous trompez. »

Je ne voulais surtout pas qu'on me voie en train de parler à un homme... Mais il est descendu de voiture et s'est présenté : « C'est moi, Tahar ! » Quand je l'ai vu, j'ai eu le flash ! En fait, c'était un ami de l'un de mes cousins, en Tunisie. Nous avons discuté un moment et il s'est montré malin : « Tu es dans quel lycée ? – À Caucadis. »

Le lendemain, bien sûr, il m'attendait à la sortie ! Je le revois encore dans sa belle chemise bleue, bien repassée, avec encore le pli... Il m'a raccompagnée puis m'a demandé de lui rendre un service : « Je suis invité demain

à l'anniversaire d'une copine et j'ai un cadeau à faire. Je ne sais pas trop ce qui lui ferait plaisir... Tu peux m'aider ? » C'est ainsi que s'est amorcée notre relation, qui a duré secrètement plusieurs mois. Chaque fois que je le voyais, j'imaginai des mises en scène pour lui dire ce que je ressentais intérieurement, ces mots qui traînent au coin du cœur... Ma mère se rendait bien compte que je n'étais pas dans mon état normal : j'étais comme sur un petit nuage, en lévitation... Amoureuse. Mais, dans notre religion, quand vous présentez un garçon à la famille, c'est que vous allez faire votre vie avec lui. Et moi, je voulais garder mon entière liberté.

Tahar avait vingt-six ans. Il vivait dans un appartement que je trouvais un peu triste et je me rappelle qu'un jour, alors que ma mère s'appêtait à jeter des rideaux, je l'ai vite arrêtée en lui disant : « Donneles-moi ! Ça fera plaisir à ma copine Tania. – Ta copine Tania ? Mais je ne la connais pas ! » C'était le nom que j'avais imaginé pour parler de mon chéri sans me trahir... Je peux dire qu'elle revenait souvent dans la conversation, « ma copine Tania » !